



L'œil multiple

LE PHOTOGRAPHE – Voici, mon chez Candide, ma dernière œuvre, et je voudrais que vous me disiez ce que vous en pensez.

CANDIDE – Elle n'est pas à proprement parler désagréable à voir, mais comme elle est toute tordue ou bossuée, j'ai l'impression d'un jeu de votre part. Peut-être étiez-vous allongé sur le dos quand vous l'avez prise ?

LE PHOTOGRAPHE – Cela m'arrive quelquefois, pas ici. La verriez-vous par exemple comme carte postale ?

CANDIDE – Sûrement pas, car elle ne donne pas assez d'information sur le lieu. Quel lieu, d'ailleurs ?

LE PHOTOGRAPHE – Saint-Martin du Canigou, dans les Pyrénées Orientales. Mais vous avez parlé d'information insuffisante. N'est-ce pas plutôt qu'il y a trop d'informations ?

CANDIDE – En quoi ?

LE PHOTOGRAPHE – Votre œil, en un seul regard, sans bouger, peut-il voir tout ce que vous voyez ici ?

CANDIDE – Je ne sais... En tout cas j'ai bien envie de redresser tout ça.



LE PHOTOGRAPHE – Redresseur de torts, donc. Alors faites pivoter l'image, par une rotation anti-horaire de 90° ...

CANDIDE – C'est du charabia, parlez clairement, comme à tout le monde.

LE PHOTOGRAPHE – Alors regardez-la horizontalement, au lieu de verticalement.

CANDIDE – Ça y est. Alors ?

LE PHOTOGRAPHE – Alors, si la tour est bien verticale comme vous vous attendiez à la voir, la maison maintenant est toute oblique, tordue ou bossuée comme vous l'avez dit.

CANDIDE – C'est vrai. Mais je voudrais voir la maison verticale maintenant.

LE PHOTOGRAPHE – Vous n'avez qu'à dire. Un tour, et hop, ça y est. Et alors maintenant c'est la tour qui est penchée. Notez que je n'ai pas parlé de rotation horaire de 45° ...

CANDIDE – Je sais pourtant que des lignes verticales sont parallèles et ne se rejoignent pas.

LE PHOTOGRAPHE – Cela vous le savez, mais ce n'est pas ce que vous voyez ici.

CANDIDE – Et si la photo était truquée ?



LE PHOTOGRAPHE – Évidemment. Mais aussi si Euclide avait tort ? Et si les parallèles pouvaient se rejoindre, comme les deux arêtes de ces édifices si mentalement on les prolongeait ?

LE POÈTE – (*Intervenant*) Deux parallèles s'aimaient. Contre toute attente, elles finirent par se rencontrer...

CANDIDE – Mais ne peut-on voir ces deux arêtes vraiment parallèles ?

LE PHOTOGRAPHE – Si, mais en découpant deux fragments de l'image et en les faisant respectivement pivoter d'un angle adéquat. Et c'est bien maintenant que cette juxtaposition est truquée.

CANDIDE – Cela me satisfait mieux. Et c'est comme cela que je vois.

LE PHOTOGRAPHE – Croyez-vous ?

LE PEINTRE – (*Intervenant à son tour*) Préférez-vous la liberté, ou l'esclavage ? Le mouvement, ou l'immobilité ?

CANDIDE – Je ne comprends pas.

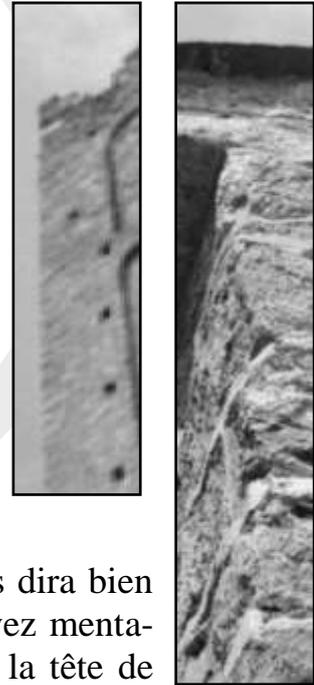
LE POÈTE – Monsieur le photographe que voici vous dira bien que pour percevoir « correctement » son image vous devez mentalement vous déplacer. Ainsi vous devez tourner un peu la tête de biais pour voir l'arête du mur verticale, mettons de 30°, et de même de près de 90° pour l'arête de la tour. Donc intérieurement vous bougez. Alors que dans le cas où vous voyez de deux verticales parallèles, vous êtes parfaitement immobile. Comme ligoté sur une chaise.

CANDIDE – Comme vous y allez...

LE PEINTRE – L'œil bouge lorsqu'il y a divers points de fuite possibles dans une image. Devant « accommoder » différemment à chaque fois, il se déplace. Si par exemple le spectateur d'un tableau en perspective classique, à la façon de la renaissance Italienne par exemple, se satisfait du point de vue unique, il ne réfléchit pas qu'il est immobilisé. C'est même la vision tyrannique d'un borgne, celle d'un cyclope. C'est figé.

CANDIDE – C'est pourquoi on ferme un œil pour mieux voir.

LE PEINTRE – Dans ce système de représentation, oui. Mais en lui seulement. Le résultat élimine tous les accidents divers de la vision, à commencer



par la variété toujours changeante du point de vue, évidente à chaque instant. S'il y a d'un côté le Cyclope, de l'autre il y a Argus, aux yeux multiples.

LE POÈTE (*Intervenant à nouveau*) – Pour le premier cas, c'est comme dans le théâtre classique, à l'Italienne, où le spectateur cloué sur son fauteuil (je vous emprunte la « chaise », en l'embellissant), consomme passivement un spectacle qui lui est imposé.

LE PEINTRE – Exactement. Mais ce système n'est pas le seul...

LE POÈTE – ... car on a inventé d'autres dispositifs théâtraux, où les acteurs se déplacent autour des spectateurs, et ceux-ci corrélativement de tournent et retournent pour suivre la scène.

LE PEINTRE – Et chez nous il y a eu les cubistes, qui ont juxtaposé sur la même toile des points de vue différents : vue de face, de profil, en surplomb, en contrebas, etc. Le regard est beaucoup plus libre, car non « ligoté »...

LE POÈTE – ... comme Ulysse qui s'est fait attacher au mât pour entendre le chant des Sirènes. C'est d'ailleurs là toute la limite de l'Occident.

LE PEINTRE – Il faut savoir plonger dans l'eau, pour non pas se noyer mais se vivifier. Quelle paralysie ordinaire que la nôtre ! Après cela on s'étonnera de notre psychasthénie...

CANDIDE – Si nous en venons aux insultes maintenant...

LE POÈTE – En somme, dans les œuvres « sages », en fait totalement intellectuelles, non sensibles, nous consommons du spectacle, nous assistons à. Tandis qu'il faudrait, activement, assister *le* créateur, et sans cet effort d'ailleurs il n'y a rien. Dans la cérémonie de l'Art, soyons des assistants actifs : comme à la Messe maintenant...

LE PEINTRE – Dites-nous, cher photographe, à quel artifice technique est dû le « cubisme » de votre image.

LE PHOTOGRAPHE – À l'utilisation de l'objectif grand angulaire. Ici un 28mm en format 24x36. Il a un champ de vision de 75°, alors que l'œil humain, sans bouger, n'embrasse qu'un champ de 45°.

LE PEINTRE – Donc la notion d'« exactitude photographique » n'a aucun sens...

LE PHOTOGRAPHE – (*Haussant les épaules*) Évidemment, on le sait bien mais personne ne s'en souvient jamais...

LE PEINTRE – Et le crédit de réel qu'on doit lui donner non plus...

LE PHOTOGRAPHE – Bien sûr. Mais chez nous il y aussi des brebis gauleuses pour exploiter cela, et en publicité le promoteur multiplie bien la surface des pièces par le grand angle...

CANDIDE – Tout cela est bien beau, mais moi je ne vois pas par un œil multiple, et mon regard est toujours « centré ».

LE POÈTE – Est-ce comme cela aussi que vous parlez ?

CANDIDE – Je ne comprends pas.

LE POÈTE – Vous vous « centrez » aussi quand vous parlez, vous n'avez qu'un seul point de vue ?

CANDIDE – Bien sûr, je vous l'ai dit, le dis, le redirai...

LE POÈTE – Trois points de vue.

CANDIDE – Vous me cherchez, mais toi je t'aurai au tournant... Si on croit que je vais me laisser faire...

LE POÈTE – Encore trois points de vue, mais non plus de temps cette fois, mais de pronoms. Il est vrai que plus on se met en colère, ou plus on est ému, plus l'énonciation se brouille.

CANDIDE – On m'a déjà traité de psychasthénique...

LE POÈTE – Et maintenant je vous dis que vous faites des énallages. Mais n'ayez pas peur, c'est bénin, tout le monde en fait. Le langage n'est pas ordonné, pas plus que la vision. C'est l'essentiel, qu'il faut cultiver et développer : la vie sensible, contre la vie logique. C'est le vrai prix de la vie, ou le prix de la vraie vie.

TOUS (*mais sur des tons différents*) – Quelle vie !

Écrit le 19 août 2001

© Michel Théron – 2010

